

« *Le Mythe individuel du névrosé ou poésie et vérité dans la névrose* » est une conférence donnée au Collège philosophique de Jean Wahl. Le texte ronéotypé fut diffusé en 1953, sans l'accord de Jacques Lacan et sans avoir été corrigé par lui, (cf. *Écrits*, p. 72, note n° 1). La présente version est celle transcrite par J. A. Miller dans la revue *Ornicar ?* n° 17-18, Seuil, 1978, pages 290-307.

(290)[...]

(291) Je vais vous parler d'un sujet qu'il me faut bien qualifier de nouveau, et qui comme tel est difficile.

La difficulté de cet exposé ne lui est pas tellement intrinsèque. Elle tient au fait qu'il traite de quelque chose de nouveau que m'ont permis d'apercevoir tant mon expérience analytique que la tentative que je fais, au cours d'un enseignement dit de séminaire, d'approfondir la réalité fondamentale de l'analyse. Extraire cette partie originale hors de cet enseignement et hors de cette expérience, pour vous en faire sentir la portée, comporte des difficultés tout à fait spéciales dans l'exposé.

C'est pourquoi je vous demande à l'avance votre indulgence, si peut-être quelque difficulté va vous apparaître dans la saisie au moins au premier abord de ce dont il s'agit.

## I

La psychanalyse, je dois le rappeler en préambule, est une discipline qui, dans l'ensemble des sciences, se montre à nous avec une position vraiment particulière. On dit souvent qu'elle n'est pas une science à proprement parler, ce qui semble impliquer par contraste qu'elle est tout simplement un art. C'est une erreur si on entend par là qu'elle n'est qu'une technique, une méthode opérationnelle, un ensemble de recettes. Mais ce n'en est pas une, si on emploie ce mot, un art, au sens où on l'employait au moyen-âge quand on parlait des arts libéraux – vous en connaissez la série, qui va de l'astronomie à la dialectique, en passant par l'arithmétique, la géométrie, la musique et la grammaire.

Il nous est difficile assurément d'appréhender aujourd'hui, de ces dits arts libéraux, la fonction et la portée dans la vie et dans la pensée des maîtres médiévaux. Néanmoins, il est certain que ce qui (292) les caractérise et les distingue des sciences qui en seraient sorties, c'est qu'ils maintiennent au premier plan ce qui peut s'appeler un rapport fondamental à la mesure de l'homme. Eh bien ! la psychanalyse est actuellement la seule discipline peut-être qui soit comparable à ces arts libéraux, pour ce qu'elle préserve de ce rapport de mesure de l'homme à lui-même – rapport interne, fermé sur lui-même, inépuisable, cyclique, que comporte par excellence l'usage de la parole.

C'est bien en quoi l'expérience analytique n'est pas décisivement objectivable. Elle implique toujours au sein d'elle-même l'émergence d'une vérité qui ne peut être dite, puisque ce qui la constitue c'est la parole, et qu'il faudrait en quelque sorte dire la parole elle-même, ce qui est à proprement parler ce qui ne peut pas être dit en tant que parole.

Nous voyons par ailleurs se dégager de la psychanalyse des méthodes qui, elles, tendent à objectiver des moyens d'agir sur l'homme, l'objet humain. Mais ce ne sont là que des techniques dérivées de cet art fondamental qu'est la psychanalyse en tant qu'elle est constituée par ce rapport intersubjectif qui ne peut, je vous l'ai dit, être épuisé, puisqu'il est ce qui nous fait hommes. C'est pourtant ce que nous sommes amenés à essayer d'exprimer quand même dans une formule qui en donne l'essentiel, et c'est bien pourquoi il existe au sein de l'expérience analytique quelque chose qui est à proprement parler un mythe.

Le mythe est ce qui donne une formule discursive à quelque chose que ne peut pas être transmis dans la définition de la vérité, puisque la définition de la vérité ne peut s'appuyer que sur elle-même, et que c'est en tant que la parole progresse qu'elle la constitue. La parole ne peut pas se saisir elle-même, ni saisir le mouvement d'accès à la vérité, comme une vérité objective. Elle ne peut que l'exprimer – et ce, d'une façon mythique. C'est en ce sens qu'on peut dire que ce en quoi la théorie analytique concrétise le rapport intersubjectif, et qui est le complexe d'Œdipe, a une valeur de mythe.

Je vous apporterai aujourd'hui une série de faits d'expérience que j'essaierai d'exemplifier à propos de ces formations que nous constatons dans le vécu chez les sujets que nous prenons en analyse, les sujets névrosés par exemple, et qui sont connues de tous ceux à qui l'expérience analytique n'est pas tout à fait étrangère. Ces formations nécessitent d'apporter au mythe œdipien, en tant qu'il est au cœur de l'expérience analytique, certaines modifications de structure qui sont corrélatives aux progrès que nous faisons nous-mêmes dans la compréhension de l'expérience analytique. C'est ce qui nous permet, au

second degré, de saisir que la théorie analytique est toute entière sous-tendue par le conflit fondamental qui, par <sup>(293)</sup>l'intermédiaire de la rivalité au père, lie le sujet à une valeur symbolique essentielle – mais ce, vous allez le voir, toujours en fonction d'une certaine dégradation concrète, peut-être liée à des circonstances sociales spéciales, de la figure du père. L'expérience elle-même est tendue entre cette image du père, toujours dégradée, et une image dont notre pratique nous permet de prendre de plus en plus la mesure, et de mesurer les incidences chez l'analyste lui-même, en tant que, sous une forme assurément voilée et presque reniée par la théorie analytique, il prend tout de même, d'une façon presque clandestine, dans la relation symbolique avec le sujet, la position de ce personnage très effacé par le déclin de notre histoire, qui est celui du maître – du maître moral, du maître qui institue à la dimension des relations humaines fondamentales celui qui est dans l'ignorance, et qui lui ménage ce qu'on peut appeler l'accès à la conscience, voire même à la sagesse, dans la prise de possession de la condition humaine.

Si nous nous fions à la définition du mythe comme d'une certaine représentation objectivée d'un épos ou d'une geste exprimant de façon imaginaire les relations fondamentales caractéristiques d'un certain mode d'être humain à une époque déterminée, si nous le comprenons comme la manifestation sociale latente ou patente, virtuelle ou réalisée, pleine ou vidée de son sens, de ce mode de l'être, alors il est certain que nous pouvons en retrouver la fonction dans le vécu même d'un névrosé. L'expérience nous livre en effet toutes sortes de manifestations qui sont conformes à ce schéma et dont on peut dire qu'il s'agit à proprement parler de mythes, et je vais vous le montrer par un exemple que je crois des plus familiers à la mémoire de tous ceux d'entre vous qui s'intéressent à ces questions, que j'emprunterai à une des grandes observations de Freud.

Ces observations bénéficient périodiquement d'un regain d'intérêt dans l'enseignement, ce qui n'empêche qu'un de nos éminents confrères manifestait récemment à leur égard – je l'ai entendu de sa bouche – une sorte de mépris. La technique, disait-il, y est aussi maladroitement qu'archaïque. Cela peut après tout se soutenir si on songe aux progrès que nous avons faits en prenant conscience de la relation intersubjective, et en n'interprétant qu'à travers les relations qui s'établissent entre le sujet et nous dans l'actualité des séances. Mais mon interlocuteur devait-il pousser les choses jusqu'à dire que les cas de Freud étaient mal choisis ? On peut dire, certes, qu'ils sont tous incomplets, que pour beaucoup ce sont des psychanalyses arrêtées en route, des morceaux d'analyse. Mais cela même devrait nous inciter à réfléchir et à nous demander pourquoi ce choix a été fait par Freud. Cela, bien entendu, si l'on fait confiance à Freud. Et il faut lui faire confiance.

<sup>(294)</sup>Ce n'est pas tout de dire, comme poursuivait celui qui émettait les propos que je vous ai rapportés, qu'assurément cela a au moins ce caractère encourageant de nous montrer qu'il suffit d'un tout petit grain de vérité quelque part pour qu'il arrive à transparaître et à surgir en dépit des entraves que l'exposé lui oppose. Je ne crois pas que ce soit là une vue juste des choses. En vérité, l'arbre de la pratique quotidienne cachait à mon confrère la montée de la forêt qui a surgi des textes freudiens.

J'ai choisi à votre intention « *l'Homme aux rats* », et je crois pouvoir à cette occasion justifier l'intérêt de Freud pour ce cas.

## II

Il s'agit d'une névrose obsessionnelle. Je pense qu'aucun de ceux qui sont venus entendre la présente conférence n'est sans avoir entendu parler de ce qu'on considère comme la racine et la structure de cette névrose, à savoir la tension agressive, la fixation instinctuelle, etc. Le progrès de la théorie analytique a mis à l'origine de notre compréhension de la névrose obsessionnelle une élaboration génétique extrêmement complexe, et sans doute, tel élément, telle phase des thèmes fantasmatiques ou imaginaires que nous avons l'habitude de toujours rencontrer dans l'analyse d'une névrose obsessionnelle, se retrouvent à la lecture de « *l'Homme aux rats* ». Mais ce côté rassurant – qu'ont toujours pour ceux qui lisent ou qui apprennent, les pensées familières, vulgarisées, masque peut-être au lecteur l'originalité de cette observation, et son caractère spécialement significatif et convaincant.

Ce cas emprunte son titre, vous le savez, à un fantasme tout à fait fascinant, lequel a dans la psychologie de la crise qui amène le sujet à la portée de l'analyste, une fonction évidente de déclenchement. C'est le récit d'un supplice qui a toujours bénéficié d'un éclairage singulier, voire d'une véritable célébrité, et qui consiste dans l'enfoncement d'un rat excité par des moyens artificiels, dans le rectum du supplicié, au moyen d'un dispositif plus ou moins ingénieux. C'est sa première audition de ce récit qui provoque chez le sujet un état d'horreur fascinée, qui non pas déclenche sa névrose, mais en actualise les thèmes, et suscite l'angoisse. Toute une élaboration s'ensuit, dont nous aurons à voir la structure.

Ce fantasme est certainement essentiel pour la théorie du déterminisme d'une névrose, et il se retrouve dans de nombreux thèmes au cours de l'observation. Est-ce à dire que c'est là ce qui en fait tout l'intérêt ? Non seulement je ne le crois pas, mais je suis sûr<sup>(295)</sup> qu'à toute lecture attentive on s'apercevra que son intérêt principal vient de la particularité extrême du cas.

Comme toujours Freud l'a souligné, chaque cas doit être étudié dans sa particularité, exactement comme si nous ignorions tout de la théorie. Et ce qui fait la particularité de ce cas-ci, c'est le caractère manifeste, visible, des rapports en jeu. La valeur exemplaire de ce cas particulier tient à sa simplicité, à la façon dont on peut dire qu'en géométrie un cas particulier peut avoir une éblouissante supériorité d'évidence par rapport à la démonstration, dont la vérité, en raison de son caractère discursif, restera voilée sous les ténèbres d'une longue suite de déductions.

Voilà en quoi consiste l'originalité du cas, et qui apparaît à tout lecteur un peu attentif.

La constellation – pourquoi pas ? au sens où en parlent les astrologues – la constellation originelle qui a présidé à la naissance du sujet, à son destin, et je dirais presque à sa préhistoire, à savoir les relations familiales fondamentales qui ont structuré l'union de ses parents, se trouve avoir un rapport très précis, et peut-être définissable par une formule de transformation, avec ce qui apparaît le plus contingent, le plus fantasmatique, le plus paradoxalement morbide de son cas, à savoir le dernier état de développement de sa grande appréhension obsédante, le scénario imaginaire auquel il parvient comme à la solution de l'angoisse liée au déclenchement de la crise.

La constellation du sujet est formée dans la tradition familiale par le récit d'un certain nombre de traits qui spécifient l'union des parents.

Il faut savoir que le père a été sous-officier au début de sa carrière, et qu'il est resté très « sous-officier », avec la note d'autorité, mais un peu dérisoire, que cela comporte. Une certaine dévaluation l'accompagne de façon permanente dans l'estime de ses contemporains, et un mélange de braverie et d'éclat lui compose un personnage conventionnel qu'on retrouve à travers l'homme sympathique décrit par le sujet. Ce père s'est trouvé dans la position de faire ce qu'on appelle un mariage avantageux – sa femme appartient à un milieu beaucoup plus élevé dans la hiérarchie bourgeoise, et lui a apporté à la fois les moyens de vivre et la situation même dont il bénéficie au moment où ils vont avoir leur enfant. Le prestige est donc du côté de la mère. Et une des taquineries les plus fréquentes entre ces personnes qui en principe s'entendent bien et semblent même liées par une affection réelle, est une sorte de jeu qui consiste en un dialogue des époux – la femme fait une allusion amusée à un vif attachement de son mari, juste avant le mariage, pour une jeune fille pauvre mais jolie, et le mari de se récrier et d'affirmer en chaque occasion qu'il s'agit là de quelque chose d'aussi fugitif que lointain,<sup>(296)</sup> et oublié. Mais ce jeu, dont la répétition même implique peut-être qu'il comporte une part d'artifice, a certainement impressionné profondément le jeune sujet qui deviendra plus tard notre patient.

Un autre élément du mythe familial n'est pas de peu d'importance. Le père a eu, au cours de sa carrière militaire, ce qu'on peut appeler en termes pudiques des ennuis. Il n'a fait ni plus ni moins que de dilapider au jeu les fonds du régiment, dont il était dépositaire au titre de ses fonctions. Et il n'a dû son honneur, voire même sa vie, au moins au sens de sa carrière, de la figure qu'il peut continuer à faire dans la société, qu'à l'intervention d'un ami, qui lui a prêté la somme qu'il convenait de rembourser, et qui se trouve ainsi avoir été son sauveur. On parle encore de ce moment comme d'un épisode vraiment important et significatif du passé paternel.

Voilà donc comment se présente la constellation familiale du sujet. Le récit en sort morceau par morceau au cours de l'analyse, sans que le sujet ne le raccorde d'aucune façon à quoi que ce soit qui se passe d'actuel. Il faut toute l'intuition de Freud pour comprendre que ce sont là des éléments essentiels du déclenchement de la névrose obsessionnelle. Le conflit *femme riche / femme pauvre* s'est reproduit très exactement dans la vie du sujet au moment où son père le poussait à épouser une femme riche, et c'est alors que s'est déclenchée la névrose proprement dite. Apportant ce fait, le sujet dit presque en même temps : « *Je vous dis là quelque chose qui n'a certainement aucun rapport avec tout ce qui m'est arrivé* ». Alors Freud aperçoit aussitôt le rapport.

Ce qui se voit en effet au survol panoramique de l'observation, c'est la stricte correspondance entre ces éléments initiaux de la constellation subjective, et le développement dernier de l'obsession fantasmatique. Ce développement dernier, quel est-il ? L'image du supplice a d'abord engendré chez le sujet, selon le mode de la pensée propre à l'obsessionnel, toutes sortes de craintes, à savoir que ce supplice puisse être un jour infligé aux personnes qui lui sont les plus chères, et nommément soit à ce personnage de la femme pauvre idéalisée à laquelle il voue un amour dont nous verrons tout à l'heure le style et la valeur propre – c'est la forme même d'amour dont est capable le sujet obsessionnel – soit, plus paradoxalement encore, à son père, qui est pourtant à ce moment-là décédé, et réduit à un personnage imaginé dans l'au-delà. Mais le sujet s'est enfin trouvé mené à des comportements qui nous montrent que les constructions névrotiques de l'obsédé finissent parfois par confiner aux constructions délirantes.

Il est dans la situation d'avoir à payer le prix d'un objet qu'il n'est pas indifférent de préciser, une paire de lunettes lui appartenant, qu'il a laissé perdre au cours des grandes manœuvres pendant (297) lesquelles lui a été fait le récit du supplice en question, et où s'est déclenchée la crise actuelle. Il demande le remplacement d'urgence de ses lunettes à son opticien de Vienne – car tout cela se passe dans l'ancienne Autriche-Hongrie, avant le début de la guerre 14 – et par courrier exprès celui-ci lui adresse un petit colis contenant l'objet. Or, le même capitaine qui lui a appris l'histoire du supplice, et qui l'impressionne beaucoup par une certaine parade de goûts cruels, l'informe qu'il en doit le remboursement à un lieutenant A, qui s'occupe des affaires de poste, et est censé avoir déboursé la somme pour lui. C'est autour de cette idée de remboursement que la crise connaît son développement dernier. Le sujet se fait en effet un devoir névrotique de rembourser la somme, mais dans certaines conditions bien précises. Ce devoir, il se l'impose à lui-même sous la forme d'un commandement intérieur qui surgit dans le psychisme obsessionnel, en contradiction avec son premier mouvement qui s'était exprimé sous la forme « *ne pas payer* ». Le voilà au contraire lié à lui-même par une sorte de serment, « *payer A* ». Or, il s'aperçoit très vite que cet impératif absolu n'a rien d'adéquat, car ce n'est pas A qui s'occupe des affaires de poste, mais un lieutenant B.

Ce n'est pas tout. Au moment même où toutes ces élucubrations se produisent en lui, le sujet sait parfaitement, on le découvre par la suite, qu'en réalité il ne doit pas non plus cette somme au lieutenant B, mais tout bonnement à la dame de la poste, qui a bien voulu faire confiance à B, monsieur honorable qui est officier et se trouve dans les environs. Néanmoins, jusqu'au moment où il viendra se confier aux soins de Freud, le sujet sera dans un état d'angoisse maxima, poursuivi par un de ces conflits si caractéristiques du vécu des obsessionnels, et qui tourne tout entier autour du scénario suivant – puisqu'il s'est juré qu'il rembourserait la somme à A, il convient, afin que n'arrivent pas à ceux qu'il aime le plus, les catastrophes annoncées par l'obsession, qu'il fasse rembourser par le lieutenant A la généreuse dame de la poste, que devant lui celle-ci reverse la somme en question au lieutenant B, et que lui-même rembourse alors le lieutenant A, accomplissant ainsi son serment à la lettre. Voilà où le mène, par cette déduction propre aux névrosés, la nécessité intérieure qui le commande.

Vous ne pouvez pas ne pas reconnaître, dans ce scénario qui comporte le passage d'une certaine somme d'argent du lieutenant A à la généreuse dame de la poste qui a fait face au paiement, puis de la dame à un autre personnage masculin, un schéma qui, complémentaire sur certains points,

supplémentaire sur d'autres, parallèle d'une certaine façon et inverse d'une autre, est l'équivalent de la situation originelle, en tant qu'elle pèse d'un poids certain sur l'esprit du sujet et sur tout ce qui fait de lui ce personnage avec un mode de <sup>(298)</sup>relations tout spécial envers les autres, qui s'appelle un névrosé.

Bien entendu ce scénario est impossible à suivre. Le sujet sait parfaitement qu'il ne doit rien ni à A, ni à B, mais à la dame de la poste, et que si le scénario était réalisé, ce serait elle en fin de compte qui en serait pour ses frais. En fait, comme c'est toujours le cas dans le vécu des névrosés, la réalité impérative du réel passe avant tout cela qui le tourmente infiniment – qui le tourmente jusque dans le train qui l'emmène dans la direction strictement contraire à celle qu'il aurait dû prendre pour aller accomplir auprès de la dame de la poste la cérémonie expiatoire qui lui paraît si nécessaire. Tout en se disant à chaque station qu'il peut encore descendre, changer de train, retourner, c'est vers Vienne qu'il se dirige, où il va se confier à Freud, et il se contentera tout bonnement, une fois commencé le traitement, d'envoyer un mandat à la dame de la poste.

Ce scénario fantasmatique se présente comme un petit drame, une geste, qui est précisément la manifestation de ce que j'appelle le mythe individuel du névrosé.

Il reflète en effet, d'une façon sans doute fermée au sujet, mais non pas absolument, loin de là, la relation inaugurale entre le père, la mère et le personnage, plus ou moins effacé dans le passé, de l'ami. Cette relation n'est évidemment pas élucidée par la façon purement factuelle dont je vous l'ai exposée, puisqu'elle ne prend sa valeur que de l'appréhension subjective qu'en a eue le sujet.

Qu'est-ce qui donne son caractère mythique à ce petit scénario fantasmatique ? Ce n'est pas simplement le fait qu'il met en scène une cérémonie qui reproduit plus ou moins exactement la relation inaugurale qui s'y trouve comme cachée – il la modifie dans le sens d'une certaine tendance. D'une part, nous avons à l'origine une dette du père à l'égard de l'ami – car j'ai omis de vous dire qu'il n'a jamais retrouvé l'ami, c'est bien là ce qui reste mystérieux dans l'histoire originelle, et qu'il n'a jamais pu rembourser sa dette. D'autre part, il y a dans l'histoire du père substitution, substitution de la femme riche à la femme pauvre. Or, à l'intérieur du fantasme développé par le sujet, nous observons quelque chose comme un échange des termes terminaux de chacun de ces rapports fonctionnels. L'approfondissement des faits fondamentaux dont il s'agit dans la crise obsessionnelle montre en effet que l'objet du désir tantalissant qu'a le sujet de retourner à l'endroit où est la dame de la poste n'est pas du tout cette dame elle-même, mais un personnage qui, dans l'histoire récente du sujet incarne la femme pauvre, une servante d'auberge qu'il a rencontrée au cours des manœuvres, dans l'atmosphère de chaleur héroïque qui caractérise la fraternité militaire, et avec laquelle il s'est livré à quelques-unes de ces opérations de pince-fesses où s'épanchent volontiers ces sentiments généreux. Pour éteindre la dette, il faut en <sup>(299)</sup>quelque sorte la rendre, non à l'ami, mais à la femme pauvre, et par là à la femme riche, que lui substitue le scénario imaginé.

Tout se passe comme si les impasses propres à la situation originelle se déplaçaient en un autre point du réseau mythique, comme si ce qui n'est pas résolu ici se reproduisait toujours là. Pour bien comprendre, il faut voir que dans la situation originelle telle que je vous l'ai dépeinte, il y a une double dette, il y a d'une part la frustration, voire une sorte de castration du père. Il y a d'autre part la dette sociale jamais résolue qui est impliquée dans le rapport au personnage, en arrière-plan, de l'ami. C'est là quelque chose de très différent de la relation triangulaire considérée comme typique à l'origine du développement névrosant. La situation présente une sorte d'ambiguïté, de diplopie – l'élément de la dette est placé sur deux plans à la fois, et c'est précisément dans l'impossibilité de faire se rejoindre ces deux plans que se joue tout le drame du névrosé. À essayer de les faire se recouvrir l'un l'autre, il fait une opération tournante, jamais satisfaisante, qui n'arrive pas à boucler son cycle.

C'est ce qui se produit en effet dans la suite des choses. Que se passe-t-il quand l'homme aux rats se confie à Freud ? Dans un premier temps, Freud se substitue très directement dans ses relations affectives à un ami qui remplissait un rôle de guide, de conseil, de protecteur, de tuteur rassurant, et qui lui disait régulièrement, après avoir reçu confidence de ses obsessions et de ses angoisses – « *Tu n'as jamais fait le mal que tu crois avoir fait, tu n'es pas coupable, ne fais pas attention* ». Freud est donc mis à la place de l'ami. Et très vite se déclenchent des fantasmes agressifs. Ils ne sont pas liés uniquement, loin de là, à la substitution de Freud au père, comme l'interprétation de Freud lui-même tend sans cesse à le manifester, mais plutôt, comme dans le fantasme, à la substitution du personnage dit de la femme riche à l'ami. Très vite en effet, dans cette espèce de court délire qui constitue, au moins chez les sujets très profondément

névrosés, une véritable phase passionnelle à l'intérieur même de l'expérience analytique, le sujet se met à imaginer que Freud ne désire rien de moins que lui donner sa propre fille, dont il fait fantastiquement un personnage chargé de tous les biens de la terre, et qu'il se représente sous la forme assez singulière d'un personnage pourvu de lunettes de crotte sur les yeux. C'est donc la substitution au personnage de Freud d'un personnage ambigu, à la fois protecteur et maléfique, dont les lunettes qui l'affublent marquent assez par ailleurs le rapport narcissique avec le sujet. Le mythe et le fantasme ici se rejoignent, et l'expérience passionnelle liée au vécu actuel de la relation avec l'analyste, donne son tremplin, par le biais des identifications qu'elle comporte, à la résolution d'un certain nombre de problèmes.

<sup>(300)</sup>J'ai pris là un exemple bien particulier. Mais je voudrais insister sur ce qui est une réalité clinique, qui peut servir d'orientation dans l'expérience analytique – il y a chez le névrosé une situation de quatuor, qui se renouvelle sans cesse, mais qui n'existe pas sur un seul plan.

Pour schématiser, disons que s'agissant d'un sujet de sexe mâle, son équilibre moral et psychique exige l'assomption de sa propre fonction, – de se faire reconnaître comme tel dans sa fonction virile et dans son travail, d'en assumer les fruits sans conflit, sans avoir le sentiment que c'est quelqu'un d'autre que lui qui le mérite ou que lui-même ne l'a que par raccroc, sans que se produise cette division intérieure qui fait du sujet le témoin aliéné des actes de son propre moi. C'est la première exigence. L'autre est celle-ci – une jouissance qu'on peut qualifier de paisible et d'univoque de l'objet sexuel une fois qu'il est choisi, accordé à la vie du sujet.

Eh bien ! à chaque fois que le névrosé réussit, ou tend à réussir, l'assomption de son propre rôle, à chaque fois qu'il devient en quelque sorte identique à lui-même, et s'assure du bien-fondé de sa propre manifestation dans son contexte social déterminé, l'objet, le partenaire sexuel, se dédouble – ici sous la forme *femme riche ou femme pauvre*. Ce qui est très frappant dans la psychologie du névrosé – il suffit d'entrer, non plus dans le fantasme, mais dans la vie réelle du sujet, pour le toucher du doigt – c'est l'aura d'annulation qui entoure le plus familièrement le partenaire sexuel qui a pour lui le plus de réalité, qui lui est le plus proche, avec lequel il a en général les liens les plus légitimes, qu'il s'agisse d'une liaison ou d'un mariage. D'autre part un personnage se présente qui dédouble le premier, et qui est l'objet d'une passion plus ou moins idéalisée poursuivie de façon plus ou moins fantasmagorique, avec un style analogue à celui de l'amour-passion, et qui pousse d'ailleurs à une identification d'ordre mortel.

Si d'un autre côté, dans une autre face de sa vie, le sujet fait un effort pour retrouver l'unité de sa sensibilité, c'est alors à l'autre bout de la chaîne, dans l'assomption de sa propre fonction sociale et de sa propre virilité – puisque j'ai choisi le cas d'un homme – qu'il voit apparaître à côté de lui un personnage avec lequel il a aussi un rapport narcissique en tant que rapport mortel. C'est à celui-ci qu'il délègue la charge de le représenter dans le monde et de vivre à sa place. Ce n'est pas lui véritablement – il se sent exclu, en dehors de son propre vécu, il ne peut en assumer les particularités et les contingences, il se sent désaccordé à son existence, et l'impasse se reproduit.

C'est sous cette forme très spéciale du dédoublement narcissique que gît le drame du névrosé, par rapport à quoi prennent toute <sup>(301)</sup>leur valeur les différentes formations mythiques, dont je vous ai donné tout à l'heure l'exemple sous la forme de fantasmes, mais qu'on peut retrouver aussi bien sous d'autres formes, dans les rêves par exemple. J'en ai nombre d'exemples dans les récits de mes patients. C'est là que peuvent vraiment être montrées au sujet les particularités originelles de son cas, d'une façon beaucoup plus rigoureuse et vivante pour lui que selon les schèmes traditionnels issus de la thématization triangulaire du complexe d'Œdipe.

Je voudrais vous citer un autre exemple, et vous en montrer la cohérence avec le premier. Je prendrai à cette fin un cas qui est très près de l'observation de « l'Homme aux rats », mais qui touche à un sujet d'un autre ordre – à la poésie, ou à la fiction littéraire. Il s'agit d'un épisode de la jeunesse de Goethe, que celui-ci nous narre dans « *Poésie et Vérité* ». Je ne vous l'apporte pas arbitrairement – c'est en effet un des thèmes littéraires les plus valorisés dans les confidences de l'homme aux rats.

### III

Goethe a vingt-deux ans, il vit à Strasbourg, et c'est alors le célèbre épisode de sa passion pour Frédérique Brion, dont la nostalgie ne s'est pas éteinte pour lui jusqu'à une époque avancée de sa vie.

Elle lui permit de surmonter la malédiction qui avait été jetée sur lui par une de ses amours antécédentes, la nommée Lucinde, quant à tout rapprochement amoureux avec une femme, et très spécialement quant au baiser sur les lèvres.

La scène vaut d'être contée. Cette Lucinde a une sœur, personnage un peu trop fin pour être honnête, qui est occupée à persuader Goethe des ravages qu'il fait sur la pauvre fille. Elle le prie à la fois de s'éloigner et de lui donner, à elle, la fine mouche, le gage du dernier baiser. C'est alors que Lucinde les surprend, et dit – « *Soient maudites à jamais ces lèvres. Que le malheur survienne à la première qui en recevra l'hommage* ». Ce n'est évidemment pas sans raison que Goethe, alors dans toute l'infatuation de l'adolescence conquérante, accueille la malédiction dont il s'agit comme un interdit qui désormais lui barre la route dans toutes ses entreprises amoureuses. Il nous raconte alors comment, exalté par la découverte de cette fille charmante qu'est Frédérique Brion, il parvient pour la première fois à surmonter l'interdiction, et en ressent l'ivresse du triomphe, après cette appréhension de quelque chose de plus fort que ses propres <sup>(302)</sup>interdictions intérieures assumées.

C'est là un des épisodes les plus énigmatiques de la vie de Goethe, et non moins extraordinaire l'abandon de Frédérique par lui. Aussi les *Goethesforscher*, – comme les stendhaliens, les bossuettistes, ce sont de ces gens très particuliers qui s'attachent à un des auteurs dont les mots ont donné forme à nos sentiments, et passent leur temps à fouiller les papiers dans les armoires pour analyser ce que le génie a mis en évidence – les *Goethesforscher* se sont-ils penchés sur ce fait. Ils nous en ont donné toutes sortes de raisons, dont je ne voudrais pas faire ici le catalogue. Il est certain que toutes fleurent cette sorte de philistinisme qui est corrélatif de telles recherches quand elles sont poursuivies sur le plan commun. Il n'est pas non plus exclu qu'il y ait toujours en effet quelque obscure dissimulation de philistinisme dans les manifestations de la névrose, car c'est bien d'une telle manifestation qu'il s'agit dans le cas de Goethe, comme vous le montreront les considérations que je vais maintenant exposer.

Il y a nombre de traits énigmatiques dans la façon dont Goethe aborde cette aventure, et je dirais presque que c'est dans ses antécédents immédiats que se trouve la clé du problème.

Pour dire les choses en bref, Goethe, qui vit alors à Strasbourg avec un de ses amis connaît depuis longtemps l'existence dans un petit village de la famille ouverte, aimable, accueillante du pasteur Brion. Mais quand il y va, il s'entoure de précautions dont il nous raconte dans sa biographie le caractère amusant – en vérité, à regarder les détails, on ne peut s'empêcher de s'étonner de la structure vraiment contournée qu'ils révèlent.

Il croit d'abord devoir y aller déguisé. Goethe, fils d'un grand bourgeois de Francfort, et qui se distingue au milieu de ses camarades par l'aisance des manières, le prestige dû au costume, un style de supériorité sociale, se déguise en étudiant de théologie, avec une soutane très spécialement râpée et décousue. Il part avec son ami, et ce ne sont qu'éclats de rire pendant tout le trajet. Mais il se trouve bien entendu très ennuyé à partir du moment où la réalité de la séduction évidente, éclatante, de la jeune fille, surgie sur le fond de cette atmosphère familiale, lui fait apparaître que s'il veut se montrer dans son beau et dans son mieux, il lui faut changer au plus vite l'étonnant costume, qui ne le fait pas paraître à son avantage.

Les justifications qu'il donne à ce déguisement sont très étranges. Il n'évoque rien de moins que le déguisement que les dieux prenaient pour descendre au milieu des mortels – ce qui lui paraît, lui-même le souligne, marquer assurément, dans le style de l'adolescent qu'il était alors, plus que de l'infatuation – quelque chose qui confine à la mégalomanie délirante. Si nous regardons les choses en détail, le texte de Goethe nous montre ce qu'il en pense. C'est que, <sup>(303)</sup>par cette façon de se déguiser, les dieux cherchaient surtout à s'éviter des ennuis, et, pour tout dire, c'était pour eux une façon de n'avoir pas à ressentir comme des offenses la familiarité des mortels. Ce que les dieux risquent le plus de perdre, quand ils descendent au niveau des mortels, c'est leur immortalité, et la seule façon d'y échapper, est précisément de se mettre à leur niveau.

C'est bien en effet de quelque chose comme cela qu'il s'agit. La suite le démontre mieux encore quand Goethe revient vers Strasbourg pour reprendre ses beaux atours, non sans avoir ressenti, un peu tardivement, ce qu'il y a d'indélicat à s'être présenté sous une forme qui n'est pas la sienne, et à avoir ainsi trompé la confiance de ces gens qui l'ont accueilli avec une hospitalité charmante – on retrouve vraiment dans le récit la note même du *gemütlich*.

Il revient donc vers Strasbourg. Mais, bien loin de mettre à exécution son désir de retourner

pompeusement paré au village, il ne trouve rien de mieux que de substituer à son premier déguisement un second, qu'il emprunte à un garçon d'auberge. Il apparaîtra cette fois déguisé d'une façon encore plus étrange, plus discordante que la première fois, et de plus, grimé. Sans doute met-il la chose sur le plan du jeu, mais ce jeu devient de plus en plus significatif – à la vérité il ne se place même plus au niveau de l'étudiant en théologie, mais légèrement au-dessous. Il bouffonne. Et tout ceci est volontairement entremêlé d'une série de détails qui font qu'en somme tous ceux qui collaborent à cette farce sentent très bien que ce dont il s'agit est étroitement lié au jeu sexuel, à la parade.

Il y a même certains détails qui ont leur valeur, si l'on peut dire, d'inexactitude. Comme le titre *Dichtung und Wahrheit* l'indique, Goethe, a eu conscience qu'il avait le droit d'organiser et d'harmoniser ses souvenirs avec des fictions qui en comblent les lacunes, qu'il n'avait sans doute pas le pouvoir de combler autrement. L'ardeur de ceux dont j'ai dit tout à l'heure qu'ils suivaient les grands hommes à la trace a démontré l'inexactitude de certains détails, qui en sont d'autant plus révélateurs de ce qu'on peut appeler les intentions réelles de toute la scène. Lorsque Goethe, s'est présenté, grimé, sous les vêtements du garçon d'auberge, et qu'il s'est longuement amusé du quiproquo qui en est résulté, il était, dit-il, porteur d'un gâteau de baptême qu'il lui avait également emprunté. Or, les *Goethesforscher* ont démontré que six mois avant et six mois après l'épisode de Frédérique, il n'y avait pas eu de baptême dans le pays. Le gâteau de baptême, hommage traditionnel au pasteur, ne peut être autre chose qu'un fantasme de Goethe, et il prend ainsi à nos yeux toute sa valeur significative. Il implique la fonction paternelle, mais précisément en tant que Goethe se spécifie de n'être pas le père, seulement celui qui apporte quelque chose et n'a qu'un rapport externe à la cérémonie – (304) il s'en fait le sous-officiant, non le héros principal. De sorte que toute la cérémonie de sa dérobade apparaît en vérité non seulement comme un jeu, mais beaucoup plus profondément comme une précaution, et se range dans le registre de ce que j'appelais tout à l'heure le dédoublement de la fonction personnelle du sujet dans les manifestations mythiques du névrosé.

Pourquoi Goethe agit-il ainsi ? C'est très sensiblement qu'il a peur – comme le manifesterà la suite, car cette liaison n'ira qu'en déclinant. Loin que le désenchantement, le désensorcellement de la malédiction originelle se soit produit après que Goethe eut osé en franchir la barrière, on s'aperçoit au contraire par toutes sortes de formes substitutives – la notion de substitution est indiquée dans le texte de Goethe – que ses craintes ont été toujours croissantes à l'égard de la réalisation de cet amour. Toutes les raisons qu'on a pu en donner – désir de ne pas se lier, de préserver le destin sacré du poète, voire même différence de niveau social – ne sont que formes rationalisées, habillage, surface du courant infiniment plus profond qui est celui de la fuite devant l'objet désiré. Devant le but, nous voyons se produire à nouveau un dédoublement du sujet, son aliénéation par rapport à lui-même, les manœuvres par lesquelles il se donne un substitut sur lequel doivent se porter les menaces mortelles. Dès qu'il réintègre ce substitut en lui-même, impossibilité d'atteindre le but.

Je ne peux vous donner ce soir que la thématization générale de cette aventure, mais sachez qu'il y a là une sœur, le double de Frédérique, qui vient compléter la structure mythique de la situation. Si vous reprenez le texte de Goethe, vous verrez que ce qui peut vous apparaître dans un exposé rapide comme une construction, est confirmé par d'autres détails divers et frappants, jusques et y compris l'analogie donnée par Goethe avec l'histoire bien connue du vicaire de Wakefield, transposition littéraire, fantasmagique de son aventure.

#### IV

Le système quaternaire si fondamental dans les impasses, les insolubilités de la situation vitale des névrosés, est d'une structure assez différente de celle qui est donnée traditionnellement – le désir incestueux de la mère, l'interdiction du père, ses effets de barrage, et, autour, la prolifération plus ou moins luxuriante de symptômes. Je crois que cette différence devrait nous conduire à discuter l'anthropologie générale qui se dégage de la doctrine analytique telle qu'elle (305) est jusqu'à présent enseignée. En un mot, tout le schème de l'Œdipe est à critiquer. Je ne peux pas m'y engager ce soir, mais je ne peux pas pourtant ne pas essayer d'introduire ici le quart élément dont il s'agit.

Nous posons que la situation la plus normativante du vécu originel du sujet moderne, sous la forme réduite qu'est la famille conjugale, est liée au fait que le père se trouve le représentant, l'incarnation,

d'une fonction symbolique qui concentre en elle ce qu'il y a de plus essentiel dans d'autres structures culturelles, à savoir les jouissances paisibles, ou plutôt symboliques, culturellement déterminées et fondées, de l'amour de la mère, c'est-à-dire du pôle à quoi le sujet est lié par un lien, lui, incontestablement naturel. L'assomption de la fonction du père suppose une relation symbolique simple, où le symbolique recouvrirait pleinement le réel. Il faudrait que le père ne soit pas seulement le *nom-du-père*, mais qu'il représente dans toute sa plénitude la valeur symbolique cristallisée dans sa fonction. Or, il est clair que ce recouvrement du symbolique et du réel est absolument insaisissable. Au moins dans une structure sociale telle que la nôtre, le père est toujours, par quelque côté, un père discordant par rapport à sa fonction, un père carent, un père *humilié*, comme dirait M. Claudel. Il y a toujours une discordance extrêmement nette entre ce qui est perçu par le sujet sur le plan du réel et la fonction symbolique. C'est dans cet écart que gît ce qui fait que le complexe d'Œdipe a sa valeur – non pas du tout normativante, mais le plus souvent pathogène.

Ce n'est là rien dire qui nous avance beaucoup. Le pas suivant, qui nous fait comprendre ce dont il s'agit dans la structure quaternaire, est ceci, qui est la seconde grande découverte de la psychanalyse, pas moins importante que la fonction symbolique de l'Œdipe – la relation narcissique.

La relation narcissique au semblable est l'expérience fondamentale du développement imaginaire de l'être humain. En tant qu'expérience du moi, sa fonction est décisive dans la constitution du sujet. Qu'est-ce que le moi, sinon quelque chose que le sujet éprouve d'abord comme à lui-même étranger à l'intérieur de lui ? C'est d'abord dans un autre, plus avancé, plus parfait que lui, que le sujet se voit. En particulier, il voit sa propre image dans le miroir à une époque où il est capable de l'apercevoir comme un tout, alors que lui-même ne s'éprouve pas comme tel, mais vit dans le désarroi originel de toutes les fonctions motrices et affectives qui est celui des six premiers mois après la naissance. Le sujet a toujours ainsi une relation anticipée à sa propre réalisation, qui le rejette lui-même sur le plan d'une profonde insuffisance, et témoigne chez lui d'une fêlure, d'un déchirement originel, d'une déréliction, pour reprendre <sup>(306)</sup>le terme heideggerien. C'est en quoi dans toutes ses relations imaginaires c'est une expérience de la mort qui se manifeste. Expérience sans doute constitutive de toutes les manifestations de la condition humaine, mais qui apparaît tout spécialement dans le vécu du névrosé.

Si le père imaginaire et le père symbolique sont le plus souvent fondamentalement distingués, ce n'est pas seulement pour la raison structurale que je suis en train de vous indiquer, mais aussi d'une façon historique, contingente, particulière à chaque sujet. Dans le cas des névrosés, il est très fréquent que le personnage du père, par quelque incident de la vie réelle, soit dédoublé. Soit que le père soit mort précocement, qu'un beau-père s'y soit substitué, avec lequel le sujet se trouve facilement dans une relation plus fraternisée, qui s'engagera tout naturellement sur le plan de cette virilité jalouse qui est la dimension agressive de la relation narcissique. Soit que ce soit la mère qui ait disparu et que les circonstances de la vie aient donné accès dans le groupe familial à une autre mère, qui n'est plus la vraie. Soit que le personnage fraternel introduise le rapport mortel de façon symbolique et à la fois l'incarne d'une façon réelle. Très fréquemment, comme je vous l'ai indiqué, il s'agit d'un ami, comme dans « *l'Homme aux rats* », cet ami inconnu et jamais retrouvé qui joue un rôle si essentiel dans la légende familiale. Tout cela aboutit au quatuor mythique. Il est réintégré dans l'histoire du sujet, et le méconnaître, c'est méconnaître l'élément dynamique le plus important dans la cure elle-même. Nous n'en sommes ici qu'à le mettre en valeur.

Le quart élément, quel est-il ? Eh bien, je le désignerai ce soir en vous disant que c'est la mort.

La mort est parfaitement concevable comme un élément médiateur. Avant que la théorie freudienne n'ait mis l'accent, avec l'existence du père, sur une fonction qui est à la fois fonction de la parole et fonction de l'amour, la métaphysique hégélienne n'a pas hésité à construire toute la phénoménologie des rapports humains autour de la médiation mortelle, tiers essentiel du progrès par où l'homme s'humanise dans la relation à son semblable. Et on peut dire que la théorie du narcissisme telle que je vous l'ai exposée tout à l'heure, rend compte de certains faits qui restent énigmatiques chez Hegel. C'est qu'après tout, pour que la dialectique de la lutte à mort, de la lutte de pur prestige, puisse seulement prendre son départ, il faut bien que la mort ne soit pas réalisée, car le mouvement dialectique s'arrêterait faute de combattants, il faut bien qu'elle soit imaginée. Et c'est en effet de la mort, imaginée, imaginaire, qu'il s'agit dans la relation narcissique. C'est également la mort imaginaire et imaginée qui s'introduit dans la dialectique du drame œdipien, et c'est d'elle <sup>(307)</sup>qu'il s'agit dans la formation du névrosé – et peut-être,

jusqu'à un certain point, dans quelque chose qui dépasse de beaucoup la formation du névrosé, à savoir l'attitude existentielle caractéristique de l'homme moderne.

Il ne faudrait pas beaucoup me pousser pour me faire dire que ce qui fait médiation dans l'expérience analytique réelle, c'est quelque chose qui est de l'ordre de la parole et du symbole et qui s'appelle dans un autre langage un acte de foi. Mais assurément, ce n'est ni ce que l'analyse exige, ni non plus ce qu'elle implique. Ce dont il s'agit est bien plutôt du registre de la dernière parole prononcée par ce Goethe dont ce n'est pas pour rien, croyez-le, que je l'ai amené ce soir à titre d'exemple.

De Goethe on peut dire qu'il a, par son inspiration, sa présence vécue, extraordinairement imprégné, animé, toute la pensée freudienne. Freud a avoué que c'est la lecture des poèmes de Goethe qui l'a lancé dans ses études médicales et a du même coup décidé de sa destinée, mais c'est là peu de chose auprès de l'influence de la pensée de Goethe sur son œuvre. C'est donc avec une phrase de Goethe, la dernière, que je dirai le ressort de l'expérience analytique, avec ces mots bien connus qu'il a prononcé avant de s'enfoncer, les yeux ouverts, dans le trou noir – *Mebr Licht (plus de lumière)*.